

Société historique de Haute-Picardie

Bureau

Président-secrétaire	M. Claude CARÈME
Vice-président	M. Jean-Louis BAUDOT
Trésorière	Mme Claudine LEFÈVRE
Secrétaire adjoint	Mme Dominique HUART
Trésorier adjoint	M. Jean MAUCORPS

Activités de l'année 2007

26 JANVIER : *Les vitraux dans l'Aisne*, conférence de Madame Christiane Ribouleau, ingénieur d'études à la DRAC de Picardie.

Le département possède des verrières nombreuses et de qualité, mais souvent inaccessibles car dans des lieux fermés (églises, chapelles funéraires, temples). Toutefois certains édifices publics ou privés en ont aussi (gare de Saint-Quentin, hôtel de ville de Tergnier, hôtel « Le Pétion » du Nouvion-en-Thiérache). La diversité apparaît dans les techniques utilisées : verrière à papier imprimé collé (vitrophanie), vitrail à verres minces découpés selon un patron et assemblés par du plomb, verre soufflé, ou coulé ou givré, enfin vitrail de verre épais ou dalle de verre difficile à tailler (église Sainte-Eugénie de Soissons et le travail du verrier Auguste Labouret). La gamme de couleurs, très limitée au Moyen Age (la glorification de la Vierge au chevet de la cathédrale de Laon) s'est largement étendue (Raphaël Lardeur en 1932 dispose de 1 500 nuances). L'Aisne, terre de guerres, a laissé peu d'œuvres anciennes (une quarantaine très restaurées). L'essentiel du patrimoine est donc des deux derniers siècles, avec le vitrail archéologique qui reprend les thèmes anciens, le vitrail-tableau qui s'inspire des peintures Renaissance, la verrière de complément qui sert d'écrin à des fragments anciens, le vitrail symbolique à l'illustration contemporaine (église de Jeantes pour laquelle un atelier hollandais a composé les quatre éléments).

Non seulement, la verrière orne, enseigne l'histoire sainte, mais elle a aussi un grand rôle historiographique et commémoratif. À Vervins, un vitrail commandé par la famille Papillon porte le portrait d'un jeune homme disparu et un papillon. L'évêque Barthélemy de Joux figure sur un vitrail de la chapelle de Foigny. À Ori-

gny-en-Thiérache, la famille Burlereau et la maison de retraite, que la fille héritière a fait construire, apparaissent avec réalisme. Trois verrières à Barzy-en-Thiérache représentent un soldat de la première guerre avant l'assaut, blessé, et mort béni par le Christ. À Boué, deux vitraux portent le village détruit en 1914-1918 et le village reconstruit. Le temple de Château-Thierry, financé par les Etats-Unis, montre un portrait de La Fayette !

7 FÉVRIER : *Trois générations de betteraviers-sucriers dans l'Aisne au XIX^e siècle*, conférence de Monsieur François Védrine professeur d'histoire à Laon.

En 1890, la betterave à sucre occupe une place certaine dans le département de l'Aisne avec 51 250 ha. On compte 77 sucreries qui produisent 163 000 tonnes de sucre. L'Aisne devient à ce moment le premier département betteravier-sucrier, devant le Nord, la Somme, le Pas-de-Calais, alors que la betterave à sucre a été introduite en 1812. Ce succès, long à se dessiner, est dû au riche sol de limon, mais surtout aux générations de sucriers qui ont su développer progressivement la filière selon trois étapes.

Jacques Harpin, né en 1762 en Savoie, possède sous le Premier Empire, à Roupy, une manufacture textile prospère, de 300 salariés. Novateur, il utilise en premier la machine à vapeur, importe des machines d'Angleterre. Napoléon 1^{er}, lors de sa venue en 1810, l'incite à tenter l'extraction du sucre de betterave, réussie en 1801 en Allemagne, pour compenser la chute des importations de canne due au blocus continental. Harpin, industriel, y voit l'occasion d'accroître sa richesse. Mais c'est l'échec. Les graines de betteraves sont insuffisantes et médiocres et les agriculteurs dont il a besoin sont trop sceptiques.

La production est relancée en 1820-1850. Antoine Eloi Fouquier d'Hérouel, d'une famille de notables et de grands propriétaires terriens du Vermandois, en est un des responsables. Agronome, il écrit sur les progrès agricoles et il adopte lui-même la betterave sucrière qui réduit la jachère, enrichit le sol et donc accroît les rendements du blé, enfin permet de nourrir un important cheptel. Il réalise sa propre usine à sucre – défiscalisée – dans son exploitation, avec un investissement de 35 000 F. Il l'approvisionne en consacrant 50 ha à la betterave.

La 3^e génération est représentée par François Georges qui est un véritable sucrier. Lui aussi grand propriétaire foncier, issu d'une grande famille d'agriculteurs comme Hérouel, il veut valoriser ses terres de Vendhuile. Il accroît d'abord son cheptel en récupérant les pulpes laissées par des sucreries du Nord. Confronté au problème du transport, il décide de créer sa propre sucrerie. Il doit investir entre 250 000 et 450 000 F et donc a besoin d'associer d'autres agriculteurs à son projet. Il crée une société en nom collectif. C'est la réussite sous le Second Empire. François Georges devient un industriel, laisse la gestion de son exploitation à des chefs de culture, abandonne la ferme familiale, habite un château. Il regroupe les sucreries dans un puissant syndicat. L'industrie sucrière triomphe dans l'Aisne.

21 MARS : *Qui était Hermann monachus, l'auteur de De miraculis Beatae Mariae Laudunensis ?*, conférence de Monsieur Alain Saint-Denis, professeur d'histoire médiévale à l'Université de Dijon.

Monsieur Alain Saint-Denis a développé sa recherche sur l'auteur des *Miracles de Notre-Dame de Laon*, Hermann monachus, dont le nom mystérieux a entraîné une controverse très ancienne sur sa véritable identité. Le 1^{er} livre raconte le voyage des chanoines, dans le centre de la France, en 1112, pour récolter des fonds afin de reconstruire la cathédrale endommagée lors de l'insurrection communale. Des miracles ont lieu autour de la châsse de Notre-Dame, en particulier dans la cathédrale de Chartres sous les yeux d'Yves de Chartres. Le 2^e livre concerne le périple de 1113, en Angleterre, avec laquelle les évêques Elinand et Gaudri avaient des liens étroits, ayant vécu près du roi et s'y étant enrichis. L'Angleterre serait riche et Laon y est connue. Le premier miracle se produit à Nesle où l'orfèvre qui prétend avoir fait la châsse recouvre la vue. À Douvres, de riches marchands de laine échappent aux pirates grâce au vent qui soudain se lève ; comme ils ne donnent pas l'argent promis, leur laine brûle soudain à leur retour... à Douvres même. Le 3^e livre est différent ; il raconte les gestes de Barthélemi de Joux, sa rencontre avec saint Norbert et la création de l'abbaye de Prémontré, la fondation de douze monastères locaux ; puis il présente les membres du clergé et surtout des abbés de l'abbaye Saint-Vincent, grand centre de formation de cadres du clergé au XII^e siècle ; il termine par des miracles à Laon comme celui de la femme de Chivy, *la dame qui fut ars*, accusée d'inceste, condamnée au bûcher... qui ne s'enflamme pas.

La traduction de l'œuvre et la connaissance parfaite des copies permettent d'affirmer que l'auteur est Hériman, abbé de Saint-Martin de Tournai. L'auteur a, comme Hériman, une bonne culture, maîtrise le latin ; il est imprégné des livres saints, et des auteurs romains ; ses démonstrations brillantes sont celles d'un prédateur, d'un professionnel des prêches capable d'écrire en prose rythmée. Ces qualités désignent l'abbé de Saint-Martin de Tournai. D'autant que son abbaye possède des propriétés dans le Laonnois. En 1110-1115, le père de Hériman est le responsable du temporel de l'abbaye : Hériman vient plusieurs fois à Laon avec son père. Quand il quitte l'abbaye qu'il laisse en désordre, car trop occupé par les études et trop peu par la gestion, Hériman revient à Laon, rédige en 1146-1147, les livres demandés par Barthélemi de Joux.

31 MARS : *La société grecque d'après la collection La Charlonie*, visite-conférence au musée de Laon par Monsieur Claude Carême, président de la Société historique.

1^{er} JUIN : *L'Annonciation de Laon*, visite de l'exposition au musée de Laon, commentée par Madame Jorrard, conservateur du musée.

L'exposition porte sur la restauration d'un volet de retable, où sur une face sont rassemblés l'archange Gabriel, Marie-Madeleine et le donateur, et sur l'autre face 6 apôtres.

Vers 1410, Pierre de Vissant commande un retable destiné à orner l'autel de la chapelle de sainte Marie-Madeleine dans la cathédrale de Laon. L'identité du donateur, qui fut pendant plus de 30 ans chanoine à la cathédrale, a été oubliée pendant longtemps ; ce sont les recherches d'Inès Villela-Petit qui lui ont rendu son nom et sa fonction. Il est émouvant de contempler le portrait d'un laonnois du XIV^e siècle.

C'est un remarquable concours de circonstances qui a permis de conserver, à travers les siècles, le volet de droite d'un triptyque. Les recherches historiques et iconographiques, les études scientifiques et la restauration qui ont eu lieu à l'occasion de l'exposition *Paris 1400, les arts sous Charles VI*, qui s'est déroulée au musée du Louvre en 2004, ont apporté leur moisson de nouvelles connaissances sur le retable. Elisabeth Martin a apporté les réflexions sur les matières utilisées et la mise en œuvre du retable. La technique est celle des débuts de la peinture à l'huile maniée par un très grand artiste, sans doute un peintre de la cour du roi, mais qui reste, pour l'instant, inconnu. La restauration effectuée par Cinzia Pasquali, tout en respectant les traces du passage du temps, lui a rendu sa lisibilité et ses couleurs.

L'exposition présente le panneau lui-même, après restauration, dans une splendeur retrouvée. Plusieurs thèmes sont illustrés : histoire du panneau, description des deux faces, choix et traitement du sujet, étapes de la restauration et choix de la technique utilisée.

9 JUIN : *La cathédrale de Reims*, visite-conférence par Monsieur Patrick Demouy, professeur d'histoire médiévale à l'Université de Reims-Champagne.

Monsieur Demouy commence par une présentation historique de la cathédrale. L'évêché de Reims est fondé en 260, lors de l'expansion du christianisme, date précoce pour la Gaule du Nord. Reims est en effet une cité importante de la Gaule belgique pendant la période gallo-romaine : elle est centre de garnison, carrefour routier et tête de pont de l'évangélisation. De ce fait, la première cathédrale date de 314, aussitôt l'édit de Constantin. Elle est alors située près du rempart (rue Saint-Symphorien). La deuxième est édifiée en 400, sous saint Nicaise, à son emplacement définitif. Devant sa façade, le baptistère est établi au niveau des thermes gallo-romains, à hauteur de la 5^e travée de l'actuel édifice. Là est baptisé Clovis. Ce baptême du premier roi décide de la tradition des sacres à Reims, à partir des Carolingiens, usurpateurs devant se légitimer. Avec 24 sacres, de Louis (Clovis) le Pieux en 811 jusque Charles X en 1825, réalisés toujours au niveau de l'autel, à la croisée, Reims est bien la ville des sacres.

Une troisième cathédrale, carolingienne, est consacrée en 862 par Hincmar. Mais les dégâts qu'elle subit en 1210 contraignent à la construction d'une 4^e. Les travaux portent d'abord sur le chevet et le déambulatoire rapidement terminés en 1221, mais le chœur est gardé. La révolte communale de 1236, contre l'archevêque Henri de Braisne, tarde la 2^e tranche : en 1241, les nef, transept, chœur sont réalisés. Enfin, de 1250 à 1270, la nef est agrandie de quatre travées (reconnaisables par les chapiteaux plus décorés des piliers) et de la façade occidentale.

La longueur intérieure de la cathédrale mesure ainsi 138 m. L'élévation des tours, hautes de 81 m, se fait au XV^e siècle; un grave incendie l'interrompt. Au XVIII^e siècle, un autre cataclysme survient, dû à l'Eglise elle-même: le chapitre canonial (72 chanoines) décide de détruire des vitraux et le jubé, de style flamboyant, afin que les laïques puissent assister à l'eucharistie, vivre la messe comme l'a demandé le concile de Trente. Pendant la guerre 1914-1918, Reims, à 10 km du front, subit les bombardements: un incendie fait éclater les sculptures, les portails...

L'architecture, liée à la pénétration de la lumière divine, montre une cathédrale gothique de 2^e génération (Laon: 1^{ère} génération) par l'absence de tribunes remplacées par les arcs-boutants. La poussée de la voûte, à 38 m de haut, est également canalisée vers des piles multilobées. La lumière pénètre par les fenêtres hautes le long de la nef et par les roses. Sur la façade occidentale, la grande rosace, de 12 m de diamètre, du XIII^e siècle, représente l'Assomption de la Vierge, et la petite rosace, œuvre de Jacques Simon, en 1937, illustre les litanies faites à Marie, intercesseur par excellence. Elles sont bordées d'un véritable arc de triomphe aux multiples sculptures, dédié au roi sortant à l'issue du sacre. Les lancettes portent des rois. Vierge, Christ, rois sont les trois thèmes du massif occidental. Les vitraux du chœur sont de 1230-1240 et représentent l'Eglise de Reims et les diocèses de la province, Soissons en 1^{er}, Laon en second: leurs emplacements correspondent à l'ordre protocolaire fondé par Henri de Braisne. La rose du bras nord du transept présente la Genèse; celle du bras sud, de 1954, œuvre de Jacques Simon, image la fabrication du champagne. Dans les chapelles rayonnantes du chevet, se trouvent des lancettes néo-gothiques de 1840 et celles de Chagall, de 1974, qui montrent les sacrifices d'Isaac et du Christ, ainsi que le baptême de Clovis.

La façade occidentale est structurée à l'extérieur comme celle de Laon, avec des porches profonds surmontés de gâbles: au centre, la gloire de la Vierge entre soleil et lune, la passion du Christ avec un exceptionnel Christ en croix. Les statues des ébrasements sont d'origine: la Vierge de l'Annonciation est d'avant 1225, les célèbres anges au sourire sont plus tardifs (voir celui du tympan du portail central de l'église Saint-Martin à Laon). Sur la façade nord se distinguent le portail des saints, avec un saint Nicaise portant sa tête, avec le baptême et les miracles de Clovis, le portail du Jugement dernier, et le portail roman qui donnait accès au cloître.

Enfin, on observe 22 clochetons-tabernacles au sommet des contreforts. Ils sont habités par des anges, de 1230-1260, car la cathédrale anticipe l'église céleste: elle est au début du chemin vers le Salut.

20 SEPTEMBRE: *L'aviation française en 1917*, conférence présentée par Monsieur Denis Rolland, président de la Société historique de Soissons.

La certitude du général Nivelle, comme du commandant du Peuty, son responsable de l'aéronautique, de remporter la bataille de rupture en avril 1917 conduit à commettre une grave et décisive imprudence: ne pas vérifier si l'aviation fran-

çaise a les moyens de remplir sa tâche, d'avoir la maîtrise du ciel.

L'aviation doit avoir en 1917 des missions essentielles avant une attaque : observation des positions ennemis, assurer les réglages d'artillerie, bombarder les tranchées ennemis. Mais l'aviation française est défaillante et prive les troupes du soutien aérien indispensable. Certains avions, le Farman, le Caudron, le Dorant sont périmés, trop lents, «des proies faciles». Sur tout le front, sur 980 appareils, 800 sont obsolètes. Même les meilleurs avions comme le Spad présentent des défauts de fabrication. L'infériorité française est noire : le jour de l'offensive, on ne dispose que de 131 appareils sur les 270 estimés, et seulement 20% sont engagés chaque jour. 70% des réglages d'artillerie prévus ne peuvent donc être effectués.

Les hommes sont aussi défaillants. On peut douter de la compétence de beaucoup de pilotes confrontés sans cesse à de nouveaux appareils, quasi des prototypes. La mésentente entre le service aéronautique du GQG, le service ministériel technique aéronautique, le service ministériel de production aéronautique est totale. Que penser de la crainte de Nivelle d'être repéré, avec l'utilisation des avions, par l'ennemi !

En 1917 ce sont les Allemands qui ont la maîtrise du ciel et leurs avions ont toute liberté de survoler les lignes françaises sur le chemin des Dames, même en rase-mottes créant la psychose du Fantômas, avion allemand invincible.

21 OCTOBRE : Journée de la Fédération *L'Aisne et la musique, à travers les âges*, organisée par la Société historique de Haute-Picardie, à la Maison des Arts et Loisirs et à la cathédrale de Laon.

16 NOVEMBRE : présentation du site internet de la Fédération par Monsieur Christian Franquelin et *La Révolution russe d'Octobre, mythe et réalité*, conférence de Monsieur Philippe Buton, professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Reims-Champagne.

Monsieur Franquelin, webmaster de la Fédération des Sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne à laquelle appartient la Société historique de Laon, a présenté le site internet qu'il a créé, qu'il gère et modernise. Chaque sociétaire présent a pu se rendre compte de la facilité d'utilisation du site en général, et en particulier de la possibilité de consulter les *Mémoires anciens numérisés*. Les articles peuvent être lus en ligne. Avec un mot mis en recherche, les articles concernés sont aussitôt listés.

Ensuite, Monsieur Philippe Buton s'est penché sur la Révolution russe d'Octobre, à l'occasion du 90^e anniversaire. Il a proposé d'opposer la réalité et le mythe créé par les Bolcheviks, en particulier par le réalisateur Eisenstein dans son film *Octobre*. Tout d'abord, l'appellation «Révolution d'Octobre» serait un ensemble de malentendus. Elle a lieu en fait en novembre puisque le calendrier Julien est toujours utilisé en Russie en 1917 et qu'il est «en retard» sur le calendrier grégorien. Le terme même de «bolchevique», quand on parle de «Révolu-

tion bolchevique », est en contradiction avec les faits : « bolchevique » signifiant « majoritaire » alors que la Révolution est le fait d'un petit groupe. Le mot de « Révolution » apparaît excessif : il faudrait dire simplement « coup d'Etat ». Les affiches commémoratives un an plus tard, en 1918, mettent en avant le paysan et l'ouvrier, volontaires, comme acteurs des événements d'Octobre. Or ce n'est pas le prolétariat qui prend alors le pouvoir et mène la guerre civile, mais le groupe bolchevique. De même, ce ne sont pas les soviets qui gouvernent ensuite, mais les bolcheviks. L'ennemi dans la fin de l'année 1917 n'est plus le tsarisme, comme les affiches l'évoquent, mais le gouvernement « bourgeois », démocrate, de Kérenski, successeur de Lvov.

Toutefois on peut employer le terme de « Révolution » car il y a une véritable révolution populaire entre février et octobre, où le pouvoir est faible, impuissant. Les forces sociales agissent, mettent fin au système ancien. Les soldats ne veulent plus de la guerre, tellement meurtrière, mal conduite par des officiers tsaristes méprisants. Les paysans veulent la terre en propriété et se partagent les biens des seigneurs. Les ouvriers, miséreux, encore peu nombreux dans une industrie naissante, en décollage, ont une conscience de classe forte qui anime des soviets autogestionnaires. Les peuples allogènes réclament leur autonomie. Lénine qui veut fondamentalement la nationalisation des terres, des usines, l'autorité de l'Etat, donc est contre ce mouvement populaire, accepte les revendications, dans ses « Thèses d'avril », par tactique, pour rallier le peuple aux Bolcheviks temporairement et réussir sa Révolution. C'est la praxis révolutionnaire. La Révolution d'Octobre et donc la conjonction momentanée d'un mouvement social fort et d'un petit parti plus radical, déterminé et étatique. Les lendemains – le temps du communisme de guerre – ne sont pas ceux d'une société nouvelle radieuse affirmée, mais, par la guerre civile, ceux d'une société militarisée.

7 DÉCEMBRE: *Arsène Houssaye : légendes et réalité*, conférence de Madame Michèle Lajarrige, professeur de Lettres à Laon.

Arsène Houssaye ou Housset, 1814-1896, ami de nombreux politiques, écrivains et poètes comme Alexandre Dumas, Théophile Gautier, lui-même écrivain-journaliste-critique prolifique, charmeur, hédoniste, connaît la réussite tant en amitié qu'en amour ou qu'en argent par ses succès littéraires.

Par les six tomes de ses *Confessions*, il est lui-même à l'origine de légendes sur sa vie. Il donne à sa naissance des circonstances variables et toujours dramatiques : en dernière version, sa mère enceinte aurait été atteinte d'un coup de lance cosaque et obligée d'accoucher avant qu'Arsène « ait frappé les trois coups », le 28 mars 1814 ! Il s'attribue des origines nobiliaires et le titre de comte de Valbon-Montbérault, Condorcet comme ascendant, des relations par son grand-père maternel avec les filles de Louis XV lors de leur venue au château de Bove.

Bon vivant, sa jeunesse est très agitée. À Paris en 1832, il écrit des chansons des rues et s'endette pour satisfaire ses amies. Rapatrié par la volonté paternelle, il devient clerc de notaire mais ne change pas de mode de vie. Loin de là. Finalement, il retourne à Paris dès 1833, fréquente, bohème, Nerval, Gautier, a quelque

goût pour la République en 1848, avant de préférer la compagnie des puissants du Second Empire. Il apprécie beaucoup le duc de Morny. Son audace, son aplomb lui permettent d'interpeller le roi des Belges et l'empereur des Français. Il dirige la Comédie française de 1849 à 1856. Par son dynamisme, il redresse la situation de la maison de Molière défaillante ; il y crée un climat de confiance par son charme et les fêtes qu'il organise ; il impose sa programmation ; il nomme Offenbach chef d'orchestre ; il n'hésite pas à faire jouer des pièces interdites. Quand il démissionne, il devient inspecteur des Beaux-Arts.

Son œuvre littéraire est abondante, quelque 130 volumes, puisqu'il en rédige de un à trois par an, après son premier succès, *La pécheresse*, en 1835. Lui-même conçoit la qualité moyenne de ses écrits. Mais il est admiré à son époque : les éloges prononcés lors de sa disparition le prouvent. Zola exprime le regret des gens de lettres.

Bien en cour à Paris, il n'en reste pas moins fidèle à son pays natal, le Laonnois, «un des meilleurs pays de France». Il y possède successivement trois «châteaux», le château de Breuil où il donne une fête gigantesque en 1869, le château de Valbon à Vorges, puis le château de Parisis où il rédige ses *Confessions*. La municipalité de Laon donne son nom à la grande rue du faubourg d'Ardon en 1923.